



## Les Deux Cavaliers

### Two Rode Together

de John Ford

avec James Stewart, Richard Widmark, Shirley Jones...

Etats-Unis – 06/10/1961 - reprise le 25/02/2015 -

1h49 – V.O.S.T.

Séance unique  
le jeudi 27 avril 2023 à 18h30

en présence de **Fabien Baumann**  
critique à la revue *Positif*  
dans le cadre du 70<sup>ème</sup> anniversaire  
de cette revue.

John Martin Feeney, dit **John Ford**, est un réalisateur américain, également producteur, né le 1<sup>er</sup> février 1894 à Cape Elizabeth près de Portland et mort le 31 août 1973 à Palm Desert. John Ford est l'un des réalisateurs américains les plus importants de la période classique de Hollywood.

Tourné à l'automne 1960, *Les Deux cavaliers* est un film que John Ford devait à Harry Cohn, patron de la Columbia. Le cinéaste avouera toujours l'avoir fait uniquement pour l'argent, désavouant une œuvre qui à sa sortie, et même bien après, sera considérée par la critique américaine comme un ratage. Cette adaptation, par Frank S. Nugent, fidèle scénariste fordien, d'un roman de Will Cook, a longtemps souffert de la comparaison avec *La Prisonnière du désert*, réalisé quatre ans plus tôt et traitant d'un sujet similaire : le retour d'enfants de colons blancs tenus captifs par les Indiens durant des années. Tout se passe comme si ces *Deux cavaliers* proposait la vérité nue, hideuse, sans masque, crue, de ce que le film de 1956 restituait de façon malgré tout stylisée et sublimée. Sous un ciel désespérément gris (Ford faisait en sorte, racontera Richard Widmark, de ne tourner que par temps nuageux), le racisme est montré comme un mélange de phobie et de frustration sexuelle. Dans cet univers de tractations sordides, les personnages sont socialement situés de façon très précise, presque théorique. C'est le rôle notamment d'un très étonnant, très long et très beau plan fixe : les personnages de Richard Widmark et de James Stewart devisent au bord d'une rivière et s'interrogent mutuellement sur leur condition économique, c'est-à-dire sur leur propre place dans les rapports de production de cette société naissante, engendrée par l'Ouest sauvage. *Jean-François Rauger – La Cinémathèque*

Guthrie McCabe, shérif de Tascosa, fait la sieste, tranquillement installé sur la terrasse du saloon de Belle Aragon, lorsqu'un groupe de cavaliers de l'armée, venant de Fort-Grant, entre dans la bourgade. Le lieutenant Jim Gary et le sergent Darius Posey se présentent à Guthrie. Ils sont venus sur l'ordre du commandant Frazer. McCabe est chargé, presque malgré lui, d'aller en compagnie du lieutenant Gary négocier avec les Indiens Comanches la restitution des prisonniers blancs qu'ils ont capturés au cours des dix dernières années.

Les deux hommes s'enfoncent en territoire indien où ils sont vite capturés. Réussissant à faire croire au chef Quanah Parker qu'ils sont venus uniquement pour faire du commerce, ils découvrent que, dans le camp comanche, quatre prisonniers blancs ont survécu. Après de difficiles tractations, ils obtiennent la libération d'un jeune blanc, Running Wolf, qui se croit un authentique Indien, et d'une jeune femme, Elena, qui fut l'épouse d'un officier américain et qui dut accepter de devenir la squaw d'un guerrier comanche.

.../...

Le retour des deux hommes, avec Running Wolf et Elena, soulève de graves polémiques. Personne, à l'exception d'une mère esseulée qui "reconnait" son fils en Running Wolf, ne daigne recevoir dignement les deux nouveaux arrivés dans le monde des blancs. Le jeune guerrier sera victime d'un lynchage à la suite du meurtre de sa "mère". Elena, qui a enduré l'hostilité de tous parce qu'elle a été "souillée" par un Indien, sera emmenée par McCabe, qui l'épousera.

Comme dans *La prisonnière du désert*, *Les deux cavaliers* a pour thème le drame des blancs faits prisonniers par les indiens. Que sont devenues les femmes ? Qu'est-il arrivé aux enfants ? Sont-ils encore des blancs ou totalement des indiens ? Le film retrace donc le voyage d'un officier et d'un shérif tentant de récupérer des captifs blancs auprès des Comanches.

Quelques années plus tôt, le shérif aurait été un homme généreux et accomplissant ce qui lui semblait être son devoir. D'emblée le shérif McCabe faisant sa sieste sous le porche de la prison renvoie à l'image du Wyatt Earp de *My darling Clementine*.

Mais à la générosité de ce dernier font place le cynisme et la cupidité. Ici, le personnage de McCabe, pourtant joué par l'incarnation même de la droiture et de la justice, James Stewart, reconnaît qu'il touche 10 % sur tout ce qui se passe à Tascosa. Et, discutant du problème des prisonniers de Quanah Parker, il évalue à cinq cents dollars le prix de chacun et il se met d'accord avec Henry Wringle pour lui fournir contre mille dollars un prisonnier susceptible d'être le fils de Mrs Wringle afin de calmer définitivement cette dernière et de permettre à son mari de refaire rapidement des affaires. Tout ceci alors que le valeureux lieutenant Jim Gary ne gagne que quatre-vingts dollars. Mais le cynisme de McCabe n'est pas sa nature profonde. Simple adepte de la real politic, cet ancien aventurier ne fait que s'adapter à l'évolution sociale ; la situation de shérif lui permettant de profiter sans risque du pouvoir économique.

Il est ainsi difficile de suivre Patrick Brion lorsqu'il conclut que Ford atteint ici les limites d'une déromantisation de l'univers du western comme de l'Amérique et du héros fordien. "Tourné en 1956, *La prisonnière du désert* était un western à la fois lyrique et inquiet. Cinq ans plus tard, *Les deux cavaliers* est un film tragique et crépusculaire." Il nous semble tout au contraire que Ford s'est débarrassé de tout idéalisme. C'est ce que ne manqueront pas de souligner ses deux films suivants et dès à présent ce que ressent le commandant de Fort-Grant : "Seul Dieu a le droit de jouer à être Dieu".

Nulle amertume pourtant dans ce renoncement, ni même un goût pour la soumission au confort bourgeois présenté par la séduisante et autoritaire Belle Aragon. Plutôt un désir d'ailleurs et un goût pour les cultures exotiques (espagnole, mexicaine et indienne) qui fait de ce film le précurseur de *La taverne de l'Irlandais*.

A tous ces colons figés dans l'espoir de retrouver ceux qui ont disparu et qui iront jusqu'au lynchage, Ford oppose l'humour, très présent dès les premières scénettes (le réveil de la ville, la veuve enceinte, les joueurs renvoyés à leur diligence, les ivrognes buvant à leur liberté, l'échange des bières) et le goût du présent. Ainsi ce célèbre plan fixe où McCabe et Jim Gary, assis au bord de la rivière, parlent nonchalamment de leur vie durant trois minutes et quarante-cinq secondes, pimenté par des dialogues nonchalants et brillants. *Le Ciné-Club de Caen*.

### **Prochaines séances :**

Goutte d'Or : vendredi 28/04 19h30 – dimanche 30/04 11h – lundi 01/05 19h.

Vivre : dimanche 30/04 19h – lundi 01/05 14h - mardi 02/05 20h.